



UNIVERSITÉ PARIS IV SORBONNE

ÉCOLE DOCTORALE VI – Histoire de l’art et Archéologie
Centre André Chastel (groupe Villard de Honnecourt)

POSITION DE THÈSE

pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L’UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Discipline/ Spécialité : Histoire de l’art (Moyen Âge)

Présentée et soutenue par :

Cécile BULTÉ

le 7 décembre 2012

IMAGES DANS LA VILLE.

DECOR MONUMENTAL ET IDENTITE URBAINE EN FRANCE A LA FIN DU MOYEN AGE

Sous la direction de :

Madame Fabienne Joubert, Professeur émérite, Université Paris IV

JURY

Monsieur Patrick Boucheron, Maître de conférences habilité, Université Paris I

Monsieur Dominique Iogna-Prat, Directeur d’études, EHESS (rapporteur)

Monsieur Daniel Russo, Professeur, Université de Bourgogne

Monsieur Alain Salamagne, Professeur, Université François Rabelais de Tours (rapporteur)

Introduction générale

Le paysage de la ville médiévale, marqué de la croix de l'Église ou du lys de la royauté, est transformé par la présence des institutions qui se mettent en scène en y apposant leurs propres signes. Les élites urbaines du bas Moyen Âge, qu'elles soient politiques, militaires, marchandes ou financières, s'approprient ce marquage de l'espace par l'image. En introduisant, aux côtés des symboles religieux ou royaux, leurs blasons ou figures emblématiques, elles s'imposent à leur tour sur la scène publique et artistique. Aux XIV^e et XV^e siècles, les bâtiments civils font l'objet d'un déploiement décoratif qui peut être interprété comme l'expression tangible de ces transformations sociales.

Bien que ce déploiement soit considéré comme caractéristique de l'architecture urbaine du Moyen Âge tardif, les décors semblent avoir été délaissés par l'historiographie. Ils réunissent pourtant un corpus aussi riche que singulier dans sa manière d'associer, au sein d'un même espace, des images qui paraissent hétérogènes comme un blason aux armes de la ville, un saint protecteur ou une figure exposant ses parties intimes. Cette hétérogénéité doit être envisagée en tenant compte de la complexité de ses conditions d'élaboration et de la pluralité des intentions des commanditaires.

1. Les décors de l'architecture civile à la fin du Moyen Âge : bilan historiographique

Ces dernières décennies, la recherche a porté une attention particulière à la représentation de la ville dans la littérature ou les arts plastiques. La question de la place de l'image dans la ville, de ses fonctions et de ses usages demeure en revanche beaucoup moins explorée. L'abondance de décors figurés, de signes emblématiques, de saints patrons ou d'enseignes commerçantes est pourtant remarquée par les historiens de l'architecture médiévale du XIX^e siècle ou du début du XX^e siècle comme Fr. Cattois, A. Verdier, P. Vitry ou C. Enlart. Bien que ces auteurs envisagent la possibilité d'attribuer à ces décors des fonctions publicitaires, spatiales ou identitaires, l'objet semble par la suite déconsidéré, traité de manière ponctuelle dans le cadre d'études monographiques. À partir des années 1980-1990, l'archéologie du bâti contribue à relancer l'intérêt pour l'architecture urbaine et son ornementation. Dans la décennie suivante, archéologues et historiens de l'art en proposent de nouvelles lectures, politiques pour Ch. de Mérindol, sociales pour M. Camille, religieuses pour Fl. Journot. Selon ces lectures, le rôle des décors paraît loin de se limiter à l'embellissement d'un édifice. Leur évolution au cours des derniers siècles du Moyen Âge, les lieux dans lesquels ils sont apposés ou leurs commanditaires restent toutefois à définir.

2. Sources de l'enquête et composition du corpus

Dispersés sur des bâtiments de différentes formes et fonctions, les décors de l'architecture civile peuvent paraître hétéroclites. Une observation plus attentive permet toutefois de constater que des ensembles composés de petites figures individuelles saintes, humaines ou animales se déploient sur de nombreux édifices civils de la fin du Moyen Âge conservés, par exemple, à Amiens, Chartres, Angers, Bourges, Tours, Dijon, Montferrand, Toulouse ou Montpellier. En l'absence de recensement systématique, la documentation fournie par les inventaires topographiques des Monuments et Richesses artistiques de la France a été complétée d'enquêtes de terrain, demeurant le moyen le plus sûr d'effectuer un relevé topographique et photographique aussi complet que possible. Gravures, lithographies ou

dessins des façades du XIX^e siècle sont également essentiels au repérage des restaurations, déplacements ou ajouts qui ont pu transformer la physionomie extérieure des bâtiments. Les comptes des villes ou registres de délibérations publiés dans les inventaires d'archives municipales fournissent enfin des indications plus ou moins détaillées sur les travaux effectués pour l'institution urbaine dans les édifices édilitaires, révélant l'existence d'une commande municipale particulièrement dynamique dans les derniers siècles du Moyen Âge.

La somme des données monumentales, iconographiques et écrites permet de réunir un corpus d'environ quatre cent bâtiments pourvus d'un décor peint ou sculpté, figuré ou historié, principalement réparti entre des constructions à fonction publique (maisons communes, hôtels de ville, portes d'enceinte) et domestiques (hôtels particuliers, maisons en pierre et en pans-de-bois). Majoritairement édifiées entre la fin du XIV^e et le début du XVI^e siècle, elles font l'objet d'une transformation profonde par l'introduction et la généralisation du style Renaissance au cours des années 1520-1530. Dans les décennies précédentes, des saints, des anges tenant un blason, des animaux, des personnages masculins ou féminins saisis dans des attitudes expressives composent l'essentiel de l'ornementation. Celle-ci, caractérisée par la présence dominante de la petite figure individuelle, est conçue pour des commanditaires issus de milieux divers, de l'officier royal à l'artisan local. Fréquemment associée à des signes héraldiques et emblématiques, elle interroge la relation entre décor et identité du commanditaire.

3. Méthode adoptée et problématique

La multiplication des monographies consacrées au bâti civil et à ses décors, tout en éclairant leur datation et leur richesse formelle, a pu toutefois obscurcir la compréhension de leur fonctionnement global. En réunissant un corpus élargi à la France de la fin du Moyen Âge, l'enquête vise à dépasser l'approche monographique pour réfléchir plus largement à la relation entre forme du décor et fonction identitaire. Dans les derniers siècles de la période, l'émergence de l'idée de commune et de communauté urbaine pose la question de la capacité des ensembles décoratifs à représenter l'individu, le groupe, et l'individu au sein du groupe. Le problème renvoie, d'après les réflexions de D. Iogna-Prat, à la façon dont la Chrétienté s'est constituée comme communauté par la représentation d'elle-même. Si l'église et son décor participent à la définition de la communauté chrétienne, les images ou les signes des bâtiments civils contribuent-ils également à définir et constituer la communauté urbaine ?

Le but de cette enquête est de réfléchir à la façon dont les transformations de la société de la fin du Moyen Âge ont donné lieu à un renouvellement des pratiques décoratives. La renaissance des villes et la montée en puissance de la bourgeoisie se manifeste autant par l'édification de nouveaux bâtiments institutionnels ou domestiques que par l'enrichissement de ces bâtiments de sculptures, peintures ou verrières, montrant que les bourgeois peuvent, eux aussi, s'offrir les services d'un artiste. Ces décors doivent être envisagés dans leurs significations, mais aussi dans la fonction qu'ils remplissent aux yeux des commanditaires ou du public des villes. La problématique de l'identité suppose de les envisager tant par la manière dont ils mettent en scène la singularité d'un groupe ou d'une personne que dans leur relation aux autres bâtiments. Les ensembles, au sein d'une même ville, sont-ils structurés par une hiérarchie ? Dans quelle mesure les pratiques décoratives se distinguent-elles entre espace laïc et espace culturel ? L'exposition d'une image dans un espace public comme la rue ou la place transforme-t-elle sa valeur ou son sens ? À travers ces questions, ce sont les relations entre mutations de la société urbaine et transformations des signes identitaires et de leurs usages qui doivent être appréhendées.

Pour cela, il convient d'interroger les principaux traits du contexte architectural et social dans lequel sont déployés les décors civils des XIV^e et XV^e siècles pour réfléchir aux relations entre leur configuration dans l'espace urbain et l'histoire des villes (première partie). Sur cette base, il devient possible d'approfondir la question des décors comme expression des stratégies identitaires des commanditaires particuliers ou collectifs, et de la manière dont ces stratégies leur permettent d'apparaître sur la scène sociale urbaine (deuxième partie). Ces usages identitaires de l'image contribuent à renforcer les transformations de la société. L'affirmation de valeurs et de représentations spécifiques aux commanditaires pose la question d'une figuration possible de l'ordre et de ses transformations, de l'inscription du particulier dans le général. Les ensembles de figures singulières, structurés par des logiques relationnelles, peuvent traduire tant la déchéance que le statut dans la figuration d'un ordre hiérarchisé qui n'est pas exclusive de la mise en scène des hommes nouveaux par eux-mêmes. Par l'ornementation des bâtiments, ce sont eux-mêmes que les commanditaires mettent en valeur, sans bouleverser l'ordre établi mais sans non plus se contenter de mimer, socialement ou figurativement, les ordres sociaux privilégiés (troisième partie). Examinés dans leur ensemble et au sein d'un système relationnel, ils donnent une forme tangible aux transformations de la société urbaine et composent, en retour, un nouveau paysage de l'image.

<p>1^{ère} partie – La scène bourgeoise. Ornementation des villes et ascension sociale</p>
--

Sous l'impulsion de la commande des élites urbaines, les bâtiments civils de la fin du Moyen Âge se couvrent d'une décoration foisonnante dont l'hôtel de Jacques Cœur est présenté comme l'exemple par excellence à plusieurs titres. Considéré comme exceptionnel, il traduirait plus largement l'aspiration de la bourgeoisie à imiter la noblesse. Ce cas particulier pose une question générale : les décors civils peuvent-ils être résumés à un mimétisme nobiliaire ? La présentation de leurs principaux traits et tendances doit amener à en préciser les spécificités au sein d'une transformation globale des pratiques décoratives. Ces transformations trouvent une expression particulière à travers le bâtiment municipal et la commande édilitaire, qui amènent à reconsidérer la production artistique bourgeoise dans sa singularité.

Chapitre 1. « Pour décoration et honneur de la ville ». Pratiques décoratives urbaines à la fin du Moyen Âge

Le champ lexical de l'honorabilité et de la dignité employé pour désigner les édifices et leurs décors coïncide au déploiement, dans les deux derniers siècles du Moyen Âge, d'ensembles figurés qui s'étendent aux édifices civils. Loin de ne constituer que le faire valoir de l'architecture, leur configuration dans les bâtiments à fonction publique ou résidentielle souligne les subdivisions politiques, institutionnelles et sociales qui transforment et réorganisent l'espace urbain.

Sur le plan iconographique, ces décors se caractérisent par la place accordée à l'anthropomorphe. Celle-ci se manifeste en premier lieu par la multiplication des figures saintes. Transposées, au cours du XV^e siècle, de l'église à la maison, elles témoignent de la

possibilité de l'usage apotropaïque de l'image en milieu urbain. Distinguées du décor ecclésial par l'absence de la croix ou du Christ, elles contribuent à spécifier les pratiques décoratives laïques de celles de l'institution religieuse. Les innombrables Vierges et saints domestiques témoignent également de l'attention accordée à la représentation de la figure humaine. Elle se traduit par l'apparition, à la même époque, de décors à personnage réunissant de vastes séries de figures de petites tailles à la gestuelle expressive, mais dont l'identité reste difficile à définir. Leur distribution autour des blasons fait apparaître leur lien avec l'héraldique monumentale développée chez les particuliers.

Ces ensembles, généralement exécutés par des artistes anonymes et dépourvus de signature, sont destinés à un groupe de commanditaires particulier. Majoritairement issus des élites marchandes, financières, juridiques ou municipales, leur position sociale donne à voir le décor monumental comme un mode d'expression privilégié des hommes nouveaux, tant pour les particuliers que les institutions.

Chapitre 2. L'hôtel de ville et la commande municipale

Dans les derniers siècles du Moyen Âge, échevins et consuls participent à l'élaboration d'un nouveau type architectural et décoratif par l'édification de maisons communes et d'hôtels de ville. Ces bâtiments apparaissent au cours des XII^e et XIII^e siècles, quelques décennies après l'octroi des premières chartes de franchise. Si leurs modes de construction ne les distinguent pas toujours de la maison patricienne, en revanche leur emprise au sol, leur vocabulaire défensif ou leurs décors leur confèrent une nouvelle visibilité dans l'espace public. L'émergence, aux XIV^e et XV^e siècles, d'ensembles héraldiques montre les liens étroits qui unissent la ville à la royauté. Dans le même temps, l'adoption de signes et de figures spécifiques donnent également à voir le siège municipal comme un bâtiment emblématique.

À partir de la fin du XIV^e siècle, le dynamisme de la commande édilitaire permet d'étendre ces emblèmes à l'échelle de la ville. Tandis que les armoiries urbaines viennent en occuper les lieux stratégiques, elles sont également apposées sur le costume du personnel gouvernemental, portant à l'extérieur de la cité ses signes identitaires. À l'intérieur du bâtiment, les décors de la salle du conseil sont conçus comme une véritable discours qui met en scène la parole de l'institution comme un fondement de l'identité urbaine. Du point de vue de l'hôtel de ville et de la commande municipale, les transformations de la société urbaine s'observent à travers la formation d'un nouveau paysage civil de l'image.

<p>2^{ème} partie. Représenter la communauté. Les usages identitaires du décor</p>
--

Au siècle du portrait et de l'emblématique, la singularisation de la représentation de l'individu pose la question des modes de représentation de celui-ci dans l'espace public urbain. Comment les personnes se mettent-elles en scène dans leur relation au collectif et dans leur singularité ? Quels sont les groupes et les personnalités les plus visibles, et comment parviennent-ils à imposer leur présence dans le paysage urbain ? Entre figuration du rôle social et emblèmes personnels, les décors traduisent des stratégies identitaires qui confèrent une place particulière à l'individu et à son rapport au groupe.

Chapitre 3. Stratégies décoratives et hiérarchies communautaires. Ordonner l'espace collectif

Distribuées selon une logique générale du marquage des seuils, les configurations du décor urbain ne semblent pas se distinguer de dispositifs déjà observés dans le lieu cultuel. Soulignant les liens sociaux par les articulations spatiales, les ensembles peints ou sculptés témoignent de l'appropriation par les populations urbaines du système topographique de l'institution religieuse. La mise en relation de la maison à la paroisse par la représentation de son saint patron apparaît à ce titre comme la manifestation par excellence d'une conception de l'espace urbain imprégnée de la définition qu'en a donné l'Église.

L'adoption d'ordonnances horizontales permet de figurer les liens entre individus de même statut, notamment les métiers dont les enseignes peuvent indiquer à la fois la spécialité de l'ouvroir, du quartier ou de la ville. Les ordonnances verticales, employées pour représenter la communauté urbaine dans ses relations avec les institutions qui la dominent, témoignent de la volonté de cette dernière de s'incorporer dans une histoire et une mémoire qui la dépassent. La multiplication, dans la seconde moitié du XV^e siècle, de sujets relatifs à la vie conjugale paraît relever d'une préoccupation similaire. La mise en scène de la famille dans sa généalogie, par l'image de l'union du couple ou de ce qui menace de le rompre, rattache le foyer à un lignage. En retour, ces représentations confèrent une visibilité particulière à certaines familles qui annoncent l'apparition, dans le bâti civil, des signes propres aux individus qui l'occupent.

Chapitre 4. Maison et mise en scène de soi

Dans quelle mesure la maison et son ornementation contribuent-elles à singulariser leur commanditaire ? L'introduction, à partir de la fin du XIV^e siècle, de signes comme les armoiries parlantes ou les devises personnelles, ainsi que l'émergence d'une anthroponymie monumentale sous forme écrite ou figurée dans les habitations constituent autant de procédés qui interrogent la place du décor architectural dans le processus de singularisation de la représentation de l'individu.

Cette singularisation est toutefois relative. En effet, ces signes individuels sont essentiellement représentés sous des formes conventionnelles, empruntant aux modèles existants de l'héraldique, de l'emblématique ou du saint patron. L'usage domestique du portrait demeure restreint, généralement limité aux chapelles ou aux salles d'apparat des grands officiers royaux.

L'individualisation par le décor se manifeste plus pleinement dans la mise en scène du rôle social du commanditaire. La diversification de la représentation de l'office donne lieu à l'élaboration de figures originales et parfois inédites, tantôt valorisant, tantôt tournant en dérision la position sociale. À l'extrême fin du XV^e siècle, l'apparition de personnages figurant la communication et la parole publique témoigne d'une prise de distance avec l'image, ainsi montrée dans sa fonction sociale. Entre appartenance au groupe et sujet singulier, l'objet forme au sein des villes une signalétique des individus qui composent la communauté urbaine. La question demeure de savoir comment s'ordonnent, au sens hiérarchique du terme, ces individualités au sein d'un système relationnel.

3^{ème} partie. Statut et déchéance. L'ordre social en ses figures singulières

La forte présence, dans la seconde moitié du XV^e siècle, d'images aussi radicales que la petite figure exposant ses parties intimes dans les bâtiments publics ou résidentiels semble étroitement liée à une transformation des modes de représentation du statut. Celui-ci, valorisé par l'héraldique ou l'emblématique, se donne également à voir à travers la représentation de la déchéance. Celle-ci se traduit notamment par le déploiement d'images à thèmes sexuels ou scatologiques dans l'espace public. Le traitement du corps, répondant à une logique d'inversions internes, contribue à éclairer un fonctionnement plus global du décor civil de la fin du Moyen Âge dans sa capacité à signifier un ordre social par la mise en scène de l'ascension ou de l'exclusion.

Chapitre 5. Le corps exposé : une figure sociale de l'intériorité

Nées dans les modillons des églises romanes, les images à thèmes sexuels ou scatologiques font l'objet, au cours du XV^e siècle, d'un mouvement vers les emplacements les plus visibles des édifices civils, occupant ses façades ou ses portails. Comment le Moyen Âge chrétien a-t-il pu tolérer de telles représentations dans l'espace public ? Les recherches sur la question les expliquent soit comme des mises en garde contre la luxure et le péché, soit par leur fonction apotropaïque. En tant que signes de fertilité et de protection, elles manifesteraient ainsi la persistance de pratiques antiques. Pourtant les décors s'en démarquent sur plusieurs points. Ils délaissent en effet les images d'organes génitaux pour privilégier celles des rapports entre les deux sexes, mis en scène par un système d'inversion à la fois topographique et social, souvent comique ou grotesque, trahissant la préoccupation du bouleversement d'un ordre social établi.

Ces décors se distinguent également de la période antique par le recours à un thème spécifique au bas Moyen Âge : la scatologie. Principalement représentée par des figures humaines ou animales, féminines ou masculines exposant leur postérieur, elle est employée par les institutions comme par les particuliers. Le cycle digestif, le pet ou le remède du clystère des enseignes d'apothicaires la font apparaître comme un élément médiateur, lien graphique entre l'intérieur et l'extérieur du corps. Ce rôle de médiation trouve une expression singulière à travers Marculf, possiblement représenté en façade d'une maison de Thiers où il exhibe son postérieur à l'attention du roi Salomon. Selon la tradition littéraire des *Dialogues de Marculf et Salomon*, son exhibition est l'expression de sa supériorité rhétorique. Emblématique de la sagesse populaire, le geste révèle ainsi, par un signe extérieur péjoratif, sa valeur morale, traduisant la réversibilité du statut des personnages et éclairant ainsi un trait caractéristique de la relation entre formes des décors et ordre social.

Chapitre 6. Figures de la déchéance : une valorisation de l'ordre social

Dans les dernières décennies du XV^e siècle, l'introduction de didascalies dans certains ensembles de peintures murales permet d'observer que les préoccupations relatives à l'ordre social y sont explicitement énoncées. Le recours à la fable, aux dits moraux ou aux proverbes

donne lieu à la création de figures singulières comme la Chiche Face, bête amaigrie parce qu'elle ne s'alimente que de femmes qui commandent à leur mari, des sots occupés à « rompre les anguilles » ou encore la chute, d'un arbre ou d'un escalier, de celui qui s'est montré trop ambitieux. L'utilisation de proverbes ou de locutions ne se manifeste pas seulement à travers les textes mais également dans la construction de l'image elle-même. Par l'adoption de formes dialogiques et de procédés universalisants, les formes brèves permettent de rapporter des sujets particuliers à un discours général sur le comportement humain, les valeurs morales et les règles du jeu social.

Ces petites figures, montrant des actions qui peuvent apparaître triviales, futiles ou anecdotiques, composent la plus grande part des ensembles historiés mis en œuvre dans les bâtiments civils de la fin du Moyen Âge. Associées aux emblèmes personnels des commanditaires, elles apparaissent comme leur pendant inversé : tandis que l'emblématique représente le particulier, les décors à personnages mettent en scène l'homme en général. Le processus d'inversions internes dont les figures font l'objet entre en résonance avec la pratique des images infamantes par la royauté dans les villes françaises du XV^e siècle. En privilégiant la représentation de la déchéance, les élites urbaines valorisent leur ascension par la figuration de l'exclusion et imposent ainsi leur propre conception de l'ordre commun.

Conclusion générale

L'enquête, en proposant une réflexion sur l'évolution du décor urbain comme signe des transformations sociales, a cherché à combler une lacune sur la place de la ville dans la production artistique des derniers siècles du Moyen Âge. Les verrières, peintures murales, culs-de-lampe à personnages, sculptures sur bois ou enseignes commerçantes ont fourni matière à cette réflexion, réunissant les principales techniques de l'art et requalifiant les modèles existants selon les intentions d'un petit groupe de commanditaires. La plupart des images employées ne constituent pas un répertoire spécifiquement civil : elles empruntent aux langages institués par le prince ou l'Église. Produit pour des individus aspirant à l'ascension sociale et à la réussite dans le milieu des affaires ou de l'administration, l'objet témoigne de la capacité des élites urbaines à s'approprier des modes de représentation déjà connus pour les réaffecter à des fonctions d'identification, de reconnaissance et de dignité. Les figures se ressemblent car elles puisent dans un même fond de savoir collectif appuyé sur des types et des lieux communs. Néanmoins, aucun décor n'est identique aux autres : tous varient dans leurs modalités, leurs agencements, leurs spécifications. Leur singularisation se traduit à travers la façon dont l'objet permet aux commanditaires d'apparaître dans l'espace public et sur la scène sociale. Celle-ci ne relève cependant pas de la sphère de débats et d'opinion publique définie par Habermas. Le public et le privé apparaissent confondus au sein d'une conception communautaire qui représente moins les individus de manière autonome que par leur position au sein du groupe. L'évolution de l'objet situe plutôt le marquage identitaire des villes comme une étape intermédiaire entre l'église comme espace social et l'espace public moderne.